

Démocratie et valeurs démocratiques

Cours transversal 18

1. Spinoza

La démocratie, gouvernement du peuple (démos) pour le peuple et par le peuple, est un régime problématique, pour quelques raisons manifestes, que Spinoza reconnaît.

Le peuple en question est toujours difficilement « trouvable ». Le regard que Spinoza porte sur lui est parfois bien cynique (*Traité politique*, VII, 27) : la multitude est essentiellement une plèbe, faite de gens vulgaires, ivrognes, bavards, ignorants, crédules, superstitieux, qui suivent de façon brutale et passionnelle, sinon pathologique leurs appétits. Nous n'aurions pas tort de penser avec Hobbes que c'est l'état de la « guerre de tous contre tous » où « l'homme est un loup pour l'homme ». Il y a de quoi partager le jugement de Platon à ce propos : le peuple est un gros animal vivant selon le Ventre (*épithumètikos*), incapable de justice, de lucidité et de rigueur (*République*, IX).

Une des valeurs de la démocratie est la liberté de parole. Encore faudrait-il savoir ce que signifie parler vraiment, qui ne saurait se confondre avec bavarder, clamer son opinion, ne pas écouter. Or c'est ce que fait le « vulgaire » en général. Et la parole en démocratie est une forme de conflits d'avis (« autant de têtes, autant d'avis », *Éthique*, I, Appendice), un état de guerre psychologique permanent, où les convictions s'affrontent en raison de l'intensité du désir d'avoir raison. Ces choses n'existent pas en dictature, dans un État fort ou totalitaire, évidemment. **Et comme entre deux maux, il faut choisir le moindre. Spinoza préfère encore le désordre démocratique au silence terrorisant du despotisme.**

La démocratie, à vrai dire, est davantage un mode de vie social qu'un régime politique. La politique implique en effet un pouvoir dominant, une forme de supériorité, qui réside dans le fait de gouverner, de régner, de légiférer et de faire respecter des lois, ce qui implique des institutions de coercition, de surveillance et même de répression le cas échéant (police, justice, prison, par exemple). Le peuple (ou ses représentants) a une action politique plus réduite : il choisit le souverain, tout comme il peut le renverser, il élit ses représentants, tout comme il peut les congédier, il plébiscite une politique ou il peut la refuser. Ce qui compte, cependant, c'est le sens de l'obéissance aux lois générales et la pacification, l'apaisement des conflits sociaux.

L'obstacle est évidemment celui du droit naturel de chacun qui tend à imposer son appétit et sa complexion, sa vision du monde. La loi commune et générale est faite pour réduire l'intensité de cet appétit et pour permettre de l'accorder aux autres appétits ; c'est pourquoi l'obéissance, le consentement de bonne foi des sujets est exigé par le souverain (Rousseau dira plus tard, à propos de l'individu rebelle : « on le forcera à être libre »). Forts de ce début de concorde, les sujets peuvent s'unir sous la bannière des lois pour devenir citoyens.

Ce qui est utile et nécessaire à la vraie vie politique, dit Spinoza, **ce sont trois choses** :

- que la démocratie garde la liberté de parole et de penser, parce que c'est sa sauvegarde ; et ce, d'autant plus que parler vraiment permet d'aiguiser son jugement, de le corriger en écoutant l'autre, et même de découvrir ce que l'on pense vraiment. Le jeune Descartes disait : « La vérité commence à deux » (*Les Olympiques*), et une communauté d'opinions aussi ;

- que la démocratie, malgré son fond polémique dû à la liberté de parole et aux conflits des opinions, se soucie **d'une forme de paix, de tranquillité et de confiance**. L'État se chargeant de la sûreté des biens et de la sécurité des personnes ;

- qu'elle conserve **les principes d'interaction, de réciprocité et d'échange garantis par l'égalité de droit (l'égalité juridique de tous devant la Loi) une égalité qui ne porte cependant pas atteinte au droit naturel de chacun**.

Sans doute, toutes ces exigences ne sont-elles réalisables que sous le régime de **la République** (vraiment politique, celui-là), celui de la « chose publique », c'est-à-dire la chose commune à tous sans exception. Le souverain vraiment républicain garantit ainsi la démocratie comme système « horizontal » de liens sociaux, et ce, par le respect des valeurs supérieures que sont la justice et la piété. Le vrai souverain politique, la vraie religion et le sens de la vraie communauté peuvent alors travailler ensemble.

3. Eschyle

La pièce *Les Suppliantes* présente la première occurrence littéraire conservée du terme *démocratia*, sous forme de **tmèse** (division d'un mot composé, dont les parties se trouvent séparées par un ou plusieurs mots), le substantif est un peu plus tardif, *dè mou kratousia*, (« en exerçant la souveraineté du peuple ») pour évoquer l'unanimité avec laquelle le peuple d'Argos s'est positionné en faveur de l'accueil des réfugiés. Si Pélasgos se présente en monarque absolu, il refuse de prendre une décision aussi importante sans consulter le peuple. « Je ne saurais te faire de promesse, avant d'avoir communiqué les faits à tous les Argiens » (p. 64), « quel que soit mon pouvoir, je ne saurais rien faire sans le peuple » (p. 65). Les cités monarchiques d'Argos et Thèbes ne sont, chez Eschyle, et plus généralement dans la tragédie grecque, que des cités fictives, symboliques, pour parler aux Athéniens de leur propre modèle civique. L'idéal manifesté par Étéocle, « homme providentiel », qui conduit efficacement la cité dans la tempête, échappe à l'*hubris* et se sacrifie pour le bien commun, ou par Pélasgos qui ne saurait prendre une décision importante sans consulter son peuple, incarne l'idéal démocratique qu'Athènes prétend réaliser depuis la chute des Pisistratides et les réformes de Clisthène, et qu'elle veut faire briller, lors des Dionysies, aux yeux des spectateurs venus de tout le monde grec.

3. Edith Wharton

Le Temps de l'innocence, dont l'action se déroule dans le milieu très confiné de la haute société new-yorkaise, ne propose pas de véritable réflexion politique sur la démocratie, sur les États-Unis en général, mais plutôt une mise en scène sociale et culturelle du mythe américain (cf. plus haut le cours sur le bien commun, les valeurs communes, un horizon commun).